

Journal intime
L'itinéraire d'un cinéaste
(Journal intime), Italie / France, 1993, 100 minutes

Mario Cloutier

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, M. (1994). Review of [Journal intime : l'itinéraire d'un cinéaste / *Journal intime*], Italie / France, 1993, 100 minutes]. *Séquences*, (175), 32–32.

Journal intime

L'itinéraire d'un cinéaste

Nanni Moretti est bien en vie. Il a failli y passer récemment en raison d'un début de cancer, mais il est toujours là, affichant son humour particulier et une nouvelle sérénité. Dans *Journal intime*, il reprend la route, au propre et au figuré, pour tracer un portrait qui, cette fois, est le sien propre. Sans paravent narratif, le cinéaste italien nous invite à le suivre dans une odyssée intérieure qui se dandine allègrement sur la délicate frontière entre documentaire et fiction. Ni docu-fiction, ni fiction documentaire, *Journal intime* s'invente un genre mi-figue mi-raisin, un genre de cinéma-vérité particulier et personnel, tout en apartés. Voici un film qui surprend et fait sourire sans jamais dérouter.

On sent bien dès la toute première image qu'il y a quelque chose de vital, pour son auteur, dans ce «cher journal». Sur fond rouge, le générique défile sans un son, suivi du gros plan d'un cahier ligné et d'une main y couchant des confidences. Le moment est solennel, sérieux, comme l'avertissement de non-fiction que nous sert Moretti au sujet du troisième chapitre de son film, celui qui traite de sa maladie et des médecins qui l'ont soigné pendant un an. Ces

le cinéaste roule à moto sur des idées, des souvenirs et des couleurs de la ville qui lui est chère. Pendant que la voix off de Moretti et les longs plans bien garnis de beaux panoramiques nous rapprochent du documentaire, la musique apporte un contrepoint plus ironique en utilisant des chansons de compositeurs aussi différents que Leonard Cohen et Keith Jarrett. Mais encore, des Latinos, des Africains et des Italiens...

Pas de montage vidéo-clip pour ce cinéaste qui reprend son souffle et le cours de sa vie au fil des rues. Il reprend contact avec les gens aussi, s'arrêtant ça et là pour parler à de purs étrangers en leur livrant ses états d'âme. Dans ce film subtilement hanté par la mort, surviennent cependant des moments fort drôles, voire surréalistes. Il faut entendre Moretti, par exemple, nous expliquer qu'il envie depuis toujours les talents des bons danseurs, dont l'actrice Jennifer Beals dans *Flashdance*. Deux coins de rue plus loin, il croise la jeune femme en question et l'interpelle. Du Moretti drôle à l'état pur!

On sent que le cinéaste s'offre ici un film, son film. Sans désespoir, mais un peu comme s'il n'avait plus rien à perdre. Un film de fantasmes sans vulgarité, un film de caprices sans narcissisme. Il s'amuse notamment à vilipender un critique de films alité. Plus loin, il déclare : «Ce serait bien de faire un film juste sur les maisons de Rome». Et immédiatement, répondant encore une fois à un besoin vital, il le fait. Les prochains plans découpent la ville à l'aide de longs panoramiques révélateurs de l'histoire et de la richesse romaine. Cette quête d'images «gratuites» (un peu dans le style antonionien, souvenons-nous de la fin de *L'Éclipse*), se termine de façon touchante sur la pierre tombale de Pasolini...

Le «road movie» de Moretti se poursuit ensuite dans le deuxième chapitre du film, chapitre qui traite des îles éoliennes, un coin d'Italie plutôt méconnu. Le cinéaste y visite un ami qui ne regarde plus la télévision depuis trente ans. Le pauvre bougre en deviendra zinzin à la fin, fuyant les îles et beuglant au grand écran qu'il ne peut plus se passer du petit. Et Moretti, lui, d'y aller d'une satire bien sentie sur les soaps américains et leur effet «contaminateur». En outre, il en profite au passage pour lancer d'innombrables clins d'œil au cinéma et à la littérature.

Encore ici, le cinéaste laisse la caméra planer longuement sur les paysages de l'Italie profonde, laissant largement la place à la réflexion, la sienne et la nôtre. Il prend le temps de nous amener à des dialogues bien écrits et nous donne le temps par la suite de bien saisir leur portée. Ce deuxième chapitre nous fait découvrir les

caractéristiques propres aux habitants de chacune des îles visitées, des gens tantôt solitaires, tantôt névrosés, tantôt portés sur les touristes ou sur les familles à enfant unique. La séquence hilarante de cette deuxième partie — chacun des chapitres en contient une — survient d'ailleurs lors de la visite d'une île où les enfants sont rois. Des enfants-pirates qui interceptent toutes les conversations téléphoniques ou qui contrôlent adroitement la vie sexuelle de leurs géniteurs...

Le troisième chapitre nous ramène au souci d'authenticité de l'ensemble. D'entrée de jeu, le réalisateur affirme que tout dans ce chapitre, du nombre de médecins rencontrés au nombre de médicaments consommés en passant par l'incompétence généralisée, est strictement vrai. Intitulé, *Les Médecins*, ce point final apporté au voyage de Nanni Moretti aurait certes pu verser dans le tragicomique, mais il n'en est rien grâce à l'intelligence du réalisateur qui sait faire la part des choses. Émouvoir quand il le faut et se moquer de soi-même quand cela frôle le mélo. La conclusion du cinéaste, à la suite de ses mésaventures médicales qui auraient pu lui coûter la vie, est d'ailleurs limpide : «La santé, c'est de prendre un verre d'eau tous les matins.» Quoi de plus simple!

Journal intime possède justement la simplicité d'un film somme toute artisanal où l'artisan semble nous dire : «Je fais un film, j'éprouve du plaisir à le faire et j'espère pouvoir partager un peu ce plaisir avec vous.» Un film personnel, simplement parce qu'il s'attache à la vie de son réalisateur, et un film attachant parce qu'il est à l'image de Nanni Moretti. Le cinéaste italien n'a même pas à se forcer pour qu'il en soit ainsi. Tout va de soi.

Mario Cloutier

Nanni Moretti



deux moments plus graves tranchent avec l'ensemble en nous rappelant, sans lourdeur toutefois, l'importance de la vie.

Le premier chapitre du film est un «road movie» à l'intérieur de Rome. Rome ville ouverte. Rome ville déserte. Rome nostalgique. Sur sa Vespa, Moretti nous entraîne dans son amour pour la capitale italienne. Comme le stylo qui roule à bille sur le papier de son journal intime,

CARO DIARIO (*Journal intime*)

— Réal.: Nanni Moretti — Scén.: N. Moretti
— Photo: Giuseppe Lanci — Mont.: Mirco Garrone — Mus.: Nicola Piovani — Son: Franco Borni — Déc.: Marta Maffucci — Cost.: Maria Rita Barbera — Int.: Nanni Moretti, Renato Carpentieri (Gerardo), Antonio Neiwiller (le maire de Stromboli), Carlo Mazzacurati (le critique), Yu Ming Lun et Tou Yui Chang Pio (les médecins chinois), Mario Schiano (le prince des dermatologues), Jennifer Beals — Prod.: N. Moretti, Angelo Barbagallo, Nella Banfi — Italie/France — 1993 — 100 minutes — Distr.: Alliance.